

FACE AUX OMBRES

CATHERINE ENJOLET

FACE AUX OMBRES

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-0993-0

La vie commence par la fin.

– Hasard?

Des murmures montent de la rue. Des éclats de voix. Des mots parviennent par instants. S'éloignent. La fenêtre est largement ouverte sur la ruelle du marché. Des bribes de phrases çà ou là pénètrent dans la pièce. Ariane, au téléphone, répète... hasard?

– J'ai toujours rêvé d'habiter là.

Brouhaha de toute part. Le soleil acéré se reflète sur les toits de zinc. Des cloches tintent au loin.

– ... une rue vivante qui a de l'histoire!

Des cartons encombrant l'appartement où la jeune femme emménage.

– C'est là, au-dessus du marché, que j'avais envie de m'installer.

De la musique anime la rue.

– J'aime les couleurs, le mouvement...

Le soleil joue sur les murs, dessine des ombres qui s'amuse.

– À peine installée, je me sens chez moi.

Ariane devine son amie intriguée par les voix d'arrière-fond qu'elle perçoit.

– Tu entends des voix?

Elle rit.

– Celles des fantômes...

Une vue des toits de Paris, c'est ce qu'elle a tellement voulu! Du ciel par-dessus. Il lui semble qu'elle a toujours eu ce cadre devant les yeux. Intime. L'ambiance village du marché lui est incroyablement familière. Le tintement de cloches résonne. Le matin tôt, la rue calme laisse entendre la fontaine de la place, les bruissements d'eau. Quand Paris s'éveille, Ariane est à sa fenêtre. Elle ne rate pas le lever du jour, les premiers mouvements de la ville, le roucoulement des pigeons, le vacarme des moineaux dans les paulownias de la place. Elle aurait pu aussi s'installer dans cette rue étroite juste pour entendre, chaque soir comme une habitude, le vent dans les peupliers du square.

– L'impression de déjà-vu, de déjà vécu, ça arrive à tout le monde, non?

Elle aurait pu emménager rien que pour l'orientation comme promesse de réveil aux premiers rayons de soleil.

– Une chambre à l'est!

Un corbeau croasse sur le toit d'en face. Ariane voudrait bien que les mouettes qui survolent la Seine jusqu'à la montagne Sainte-Genève se mettent à piailler, elle est certaine de l'effet... tu es à Paris? On te dirait au bord de la mer! Basses et resserrées, les rues riveraines du fleuve protègent.

– Une rue sans voiture!

Peu lui importe le mouvement incessant, la vie qui ne s'arrête pas et les voix des passants; les bruits humains lui paraissent nécessaires au contraire, elle n'a jamais pu s'endormir qu'en entendant le monde tout autour. Elle l'a toujours imaginée piétonne, la ville idéale, avec

plein d'étals de marché, avec la présence non loin de l'eau, de bateaux, et Ariane guette les mouettes comme on guette, à l'horizon, la mer. Elle commente l'appartement, le téléphone à l'oreille, on dirait qu'elle fait le guide à distance, qu'elle plante le décor. Son visage se reflète sur le verre d'un large cadre mural.

– J'ai placé la photo face à l'entrée. On ne peut pas la manquer!

Ariane évoque le cliché noir et blanc de l'immeuble en gros plan, pris quelques années plus tôt, sans savoir qu'elle y emménagerait un jour.

– Juste où je m'installe maintenant.

Ariane est songeuse. Sa main libre caresse son ventre. Sa silhouette arrondie la tient cambrée, elle rectifie : «Où "on!" s'installe.» Elle fredonne l'air de guitaristes non loin. Son amie ironise, vous êtes combien? Le sourire d'Ariane se surimprime au cliché. La photo noir et blanc s'approfondit. Ariane remonte ses cheveux longs et son reflet, sur le verre, se superpose au portrait d'une vieille femme en chignon, immortalisée devant l'immeuble. Elle recentre machinalement le cadre au milieu des murs nus. Étrange, non?

– Le hasard est un dieu caché, plaisante son amie qui lui confirme qu'elle a bien fait d'emménager, de prévoir une chambre pour l'arrivée de l'enfant. Une nouvelle vie... Les rayons du soleil fouillent les pièces. La cour de récréation juste en bas, les voix d'enfants, ça aussi elle aime, la nouvelle locataire, c'est gai.

La rue, par instants, se tait. Rumeurs lointaines. Imperceptibles. Sons et phrases font entendre comme une langue étrangère. Éclats lancés. Multiples. Mots échoués. Fragments d'histoires de ceux qui passent.

– C’est comme si tu n’étais pas seule dans l’appartement, avec ces voix...

Ariane, attentive, écoute.

– ... on dirait des murmures derrière toi.

Trois coups.

Il lui a semblé entendre trois coups à la porte. Nets. Comme trois coups de théâtre. Des cartons encombrant l'entrée et le couloir. Ariane enjambe les caisses vers la porte. Trois coups? Elle hésite. Elle n'attend personne et n'a pas encore donné sa nouvelle adresse. Ouvre-t-elle ou pas? Plantée dans l'entrée, on dirait qu'elle cherche un signe. Ariane se sent fébrile. Sans doute un voisin ou bien... Trois coups. Elle s'en veut de ses superstitions et de ses réactions anxieuses. Elle vérifie son allure dans la glace. Hésite. Il faut qu'elle décide; elle ouvre la porte comme on lève le rideau.

Deux inconnus sur le seuil. Des visiteurs? Des invités qui se trompent de palier? Pourquoi pense-t-elle à des messagers? Le jeune couple, face à elle, tarde à parler. Ariane observe. Sans parole, la scène. Juste des bruits d'immeubles, indiscernables. Ariane a l'impression d'entendre des dés rouler. Qu'est-ce qui se joue?

Ils s'excusent avec un fort accent étranger et présentent une photo comme un laissez-passer. Pourquoi Ariane reste-t-elle sans rien dire devant la porte?

Que veut-elle empêcher d'entrer? C'est la jeune femme qui tend le simple cliché d'un jeune soldat qu'Ariane ne prend pas vraiment la peine de regarder. Elle en est sûre, connaît pas! Comment reconnaîtrait-elle qui que ce soit, elle qui ne sait rien de sa famille, de son histoire et qui d'ailleurs ne demande rien non plus. La femme insiste poliment, il s'agit d'un militaire français. De Berlin, sa mère le recherche depuis sa jeunesse. Ariane écoute d'une oreille distraite, un ancien amour de captivité. Elle lit une adresse au dos de la photo, oui, c'est bien la sienne, mais il y a forcément erreur puisque l'immeuble est à peine achevé et qu'elle vient d'y emménager. Oui, elle s'appelle bien Lavnir comme le nom de famille porté au dos du cliché. Le couple épelle maladroitement. Inutile avec eux de préciser Lavnir sans *e*, d'ironiser comme elle sait le faire sur un patronyme prometteur tronqué. Désolée, elle ne comprend pas, ne connaît aucun «Lavnir» ni sur la photo ni évidemment à cette adresse. Elle ne peut pas renseigner le couple qui insiste, pas même diriger leurs recherches. Vers qui? Elle s'excuse hâtivement, peu attentive. Elle s'en veut en refermant la porte; elle aurait pu être plus aimable, les faire entrer, essayer de mieux comprendre leurs efforts en français. Ils tombaient mal ces deux-là! Pourquoi maintenant? Elle ne s'explique pas son absence de réaction. Pourquoi là? Aurait-elle dû au moins noter leurs coordonnées? Avec tous ces cartons autour d'elle, pas le moment de déballer le passé!

Qu'est-ce qu'elles ont à dire toutes ces photos? Elle voudrait s'en amuser comme lorsqu'elle travaille au montage d'un thriller psychologique et qu'elle décide des plans, se confronte, seule, aux choix des pistes et inserts dans l'obscurité de sa salle. Les silences finissent

toujours par parler, c'est un basic au cahier des charges de scénarios et un must au cinéma. N'a-t-elle pas choisi d'être monteuse justement pour faire parler les images? N'a-t-elle pas l'habitude de leur faire dire ce qu'elle veut? Pour donner sens à la pellicule, elle a tout pouvoir. Elle ne compte pas les heures dans le noir, entourée des murs de bobines, des rushes qu'elle visionne, choisit ou supprime. Dans l'ombre, c'est elle, toujours, qui manipule. Elle s'en veut de ne pas avoir écouté les jeunes Allemands qui ont peut-être préparé, pendant des années, leur voyage. Elle n'a pas pensé non plus à cette femme âgée qui attend, depuis sa jeunesse, de retrouver les traces d'un homme aimé. Ça ne lui ressemble pas cette indifférence. Elle a ouvert la porte mais est restée fermée sur le seuil. Peur de quoi? Il y avait une histoire qu'elle n'a pas voulu entendre ni prolonger, qu'elle a niée même et peut-être effacée. Elle voudrait les rappeler. Elle a retenu le nom René Lavmir. Elle voudrait se souvenir de détails, elle a, en tête, la voix timide de la jeune femme qui tentait de trouver les mots en français scolaire, de raconter des bribes de récit, sa mère, avant de mourir, voudrait tellement savoir. Pourquoi Ariane pense-t-elle aux remarques de son amie au téléphone, aux voix lointaines qu'elle percevait toutes proches, aux murmures inintelligibles? Qu'importe, elle n'est pas du genre à faire parler les lieux. Pas besoin de se faire des films; elle a assez avec ceux qu'elle travaille à longueur de journée. Pas le temps d'écouter le passé, d'en décrypter les indices de suspenses grand public. C'est pour rire qu'elle a parlé, au téléphone, de fantôme. Les fantômes? La définition qui lui vient la fait frissonner. Les murmures de l'inachevé.

Ariane se surprend devant le miroir du salon. Elle a un geste sur son visage comme pour effacer l'expression inconnue qu'elle remarque. Tout est allé si vite! Comment l'adresse a-t-elle pu être inscrite par un soldat de la Grande Guerre alors que l'immeuble s'achève à peine? Ariane pense au hasard défini par son amie : un dieu caché.

Elle s'observe devant la glace, lâche ses cheveux, oublie ses cartons. Il suffirait de songer à autre chose pour que la scène des Trois coups disparaisse. Au montage, elle la supprimerait comme on renonce à un insert. Coupé, voilà! La lumière de côté lui fait des traits tirés. Ariane est double face au reflet. Côté lumière, côté ombre. Éclairage cru de la rue contre chambre tamisée. Elle interroge souvent le miroir. Face à face. Quel reflet est le sien? Laquelle des deux facettes est-elle? Celle qui se plaît, qui sourit souvent à son image ou celle qui surprend des rides, qui se trouve lasse, ternie. Est-elle belle? Miroir qui dit oui. Miroir qui dit non. Ce n'est pas qu'elle soit du genre à demander : suis-je la plus belle? Elle n'a jamais oublié la leçon de sa mère : ne te crois jamais jolie. Ariane a l'habitude des effets de lumière, elle n'ignore rien du pouvoir des cadrages, ni des angles de vue. Si les actrices en pleine gloire se voyaient parfois sous certains éclairages! Ariane coupe au montage les plans cruels qui vaudraient procès. Le miroir l'interroge : est-elle cette femme déjà marquée que révèle sur son visage la lumière de côté ou celle qu'elle zoome pourtant face au verre grossissant de sa salle de bain et qu'elle trouve plutôt – non, pas jolie, voyons – mais, quand même, vraiment pas mal! Qui des deux Ariane est la vraie? Laquelle, aux autres, donne-t-elle à voir? Démunie devant sa glace, elle se sent livrée à l'aléa des

regards sans les trucages ou floutages qu'elle manipule sans faille. Il lui est arrivé d'entraîner une amie face à l'un, puis à l'autre, des deux miroirs.

– Tu vois la différence selon la lumière?

Comment est-ce que les autres vous voient? Elle voudrait une réponse. Sous quel angle? On l'a surtout regardée avec des yeux ronds. Pourquoi cette question-là? Qui te regarde? Ma parole, t'angoisses! Ça lui rappelle ses cauchemars où les images s'emballent à sa table de montage, où les événements déferlent et lui échappent, où elle ne choisit plus les angles, ni les regards. C'est ton emménagement qui te fait cet effet-là? Ariane se reprend toujours à temps; juste un de ces moments pitoyables et insignifiants que personne ne comprend.

Tout est affaire de regard. C'est sans doute pour cela qu'elle n'a pas écouté le couple; les faits ne l'intéressent pas. Elle décide des effets, elle met en lumière les sensations, débusque les impressions, fait venir les émotions sur le devant de l'image. Le réel? Un jeu de cadrage. Les actrices le savent, elles n'ignorent pas, les plus légendaires, que ce n'est pas elles qui font rêver, mais le regard sur elles, sublimé. Certaines d'ailleurs se mêlent de la technique, lumière et filtres, imposent leur bon profil, s'invitent même au montage. Ariane a choisi, toute jeune, le cinéma. Pas pour les sunlights. Pour l'obscurité. Le rôle de l'ombre. C'est elle qui donne le mouvement au cliché, redonne vie aux instantanés, à toutes les bribes d'images prises sur le vif, immortalisées. Elle ordonne les séquences, les accélère ou ralentit, anticipe ou retarde, maîtrise le temps. Ariane